



PROCHE ET MOYEN-ORIENT CHRONIQUE

Le conflit qui rend fou

Dans une chronique que publie Mediapart, la journaliste et essayiste explique pourquoi elle a eu, ces derniers jours, « plusieurs fois l'impression de perdre la tête », face à « la catastrophe en Israël-Palestine ».

Mona Chollet - 29 octobre 2023 à 19h00

Colère, accablement face à l'accumulation des souffrances insoutenables qui défilent sur nos écrans, sentiment d'injustice torturant, panique devant le déferlement de la propagande de guerre, angoisse mortelle devant ce cataclysme et ses probables répercussions : ces deux dernières semaines, rivée aux informations en provenance d'Israël-Palestine, j'ai eu plusieurs fois l'impression – comme beaucoup, je crois – de perdre la tête.

Il y a d'abord ce télescopage permanent entre deux grilles de lecture contradictoires, qu'on pourrait appeler la grille « héroïque » et la grille « coloniale ».

En Europe et aux États-Unis, l'État israélien reste perçu au seul prisme de la Shoah, comme le refuge des victimes de l'antisémitisme européen, de sorte qu'un halo d'innocence inamovible, systématique, irréel, entoure toutes les actions de son appareil gouvernemental et de son armée. Quoi qu'il puisse faire, cet État est le héros ou la victime, il incarne la vertu, et toute critique à son encontre ne peut se comprendre que comme une manifestation d'antisémitisme.

En revanche, le monde arabe – qui n'est pour rien, *lui*, dans le génocide des juifs d'Europe – et le Sud en général voient Israël tel qu'il est *aussi*. C'est-à-dire, plus prosaïquement : un État surarmé, soutenu inconditionnellement par la première puissance mondiale, fondé sur le colonialisme, sur le massacre ou l'expulsion, en 1948, d'une grande

partie des Palestiniens ; un État qui occupe illégalement la Cisjordanie et Gaza en ignorant les résolutions de l'ONU et qui y mène une politique d'apartheid (« *développement séparé* ») en multipliant les exactions et les confiscations de nouvelles terres, de nouvelles maisons.

Si terrible qu'elle ait été, l'attaque du Hamas n'a rien changé à ce rapport de forces radicalement déséquilibré entre occupant et occupé (*lire notre entretien avec Michel Warschawski*).

La mémoire du colonialisme – et non la solidarité religieuse – est déterminante dans le soutien des pays arabes aux Palestiniens (c'est le cas en Algérie, en particulier). Ce soutien s'explique aussi parfois par une expérience directe, concrète, des conflits du Proche-Orient. Il y a quelques années, une de mes amies, une artiste libanaise qui vit en France et qui a gardé un stress post-traumatique des années de guerre, avait été invitée à participer à un festival en Israël. Elle m'avait demandé pensivement : « *Est-ce que tu crois que je peux leur dire que je leur en veux quand même un peu d'avoir bombardé ma maison ?* »

Comme le résume le chercheur Gilbert Achcar, « *en dehors du monde occidental, on ne voit pas les Israéliens – je ne parle pas des juifs en général, mais bien des Israéliens – comme des héros ou des victimes, mais comme des colons, protagonistes d'un colonialisme de peuplement* ».

« Alors pourquoi ton fils me regarde avec autant de haine ? »

La grille de lecture du Sud est partagée en Occident par de nombreuses personnes qui font elles-mêmes l'expérience du racisme et/ou qui portent une mémoire familiale du colonialisme et, plus largement, par des militants politiques de gauche – dont de nombreux juifs. Tous ces gens sont sensibilisés à l'injustice que vivent les Palestiniens, mais ils sont conscients aussi de ce que la politique menée jusqu'ici a de désastreux, y compris pour les Israéliens.

Encourager ces derniers à s'accrocher à la grille de lecture héroïque, c'est en effet les pousser à se fourvoyer toujours plus, comme un voyageur à qui on donnerait une carte délibérément tronquée du pays qu'il est amené à traverser. Ce n'est pas du « soutien », c'est un cadeau empoisonné. En 2001, sous le titre « *Ils ne font pas le lien* », la journaliste israélienne dissidente Amira Hass avait rapporté une anecdote très parlante.

À un checkpoint, en Cisjordanie, un de ses amis palestiniens, en voiture avec son fils de dix ans, avait été interpellé par un soldat qui lui avait lancé en agitant son arme : « *Voulez-vous la paix ? Voulez-vous la paix ?* » Surpris, l'homme avait balbutié : « *Oui, évidemment.* » Avant qu'il ait eu le temps d'expliquer ce qu'il entendait par « *paix* », le soldat lui avait répliqué : « *Alors pourquoi ton fils me regarde avec autant de haine ?* »

Effectivement, on ne peut pas comprendre le regard de haine d'un jeune garçon, si on se perçoit comme l'innocence incarnée alors qu'on est un soldat d'une armée d'occupation qui terrorise et humilie toute une population.

Un écran vertueux et le refoulé colonial

Pour l'Occident, cependant, la grille de lecture « héroïque » est une aubaine. Elle permet de faire coup double, voire triple : en soutenant fanatiquement la politique israélienne, les Européens délèguent à cet État le rôle – sacrément risqué – de gardien de leurs intérêts au Proche-Orient ; ils se dédouanent (ou croient se dédouaner) à bon compte de leur culpabilité dans la Shoah ; et, à l'abri de cet écran vertueux, ils peuvent donner libre cours à leur refoulé colonial sans aucune limite, à travers leur perception et leur traitement des Palestiniens.

La vision idyllique d'Israël, combinée à un racisme anti-Arabes phénoménal, conduit ses alliés occidentaux à mépriser ou à diaboliser les Palestiniens, et à justifier – voire à approuver – leur écrasement, perçu comme de la légitime défense de la part de l'occupant. À les écouter, on a l'impression que c'est la Palestine qui occupe Israël, et non l'inverse. Alors qu'il y avait déjà à Gaza le triple du nombre des victimes israéliennes de l'attaque du Hamas,

alors qu'une population prisonnière subissait un blocus impitoyable et un déluge de bombes, la présidente de l'Assemblée nationale française, Yaël Braun-Pivet, parlait encore du « *droit d'Israël à se défendre* », affirmant le 22 octobre : « *Il y a un attaquant et des attaqués.* »

Prouver qu'« un enfant est un enfant »

Les Palestiniens se retrouvent ainsi piégés dans une sorte de trappe de la conscience occidentale. « *Nous sommes les victimes des victimes, les réfugiés des réfugiés* », constatait en 1999 l'intellectuel américano-palestinien Edward Saïd – une formule amère restée célèbre. Dans un effort désespéré pour les libérer de cette trappe, pour dessiller les yeux de l'Occident, les tenants de la grille de lecture coloniale sont parfois tentés de jeter sur la place publique les atrocités commises par l'armée israélienne ou par les colons.

Lors des bombardements sur Gaza de 2008-2009, le quotidien communiste *L'Humanité*, soutien historique des Palestiniens, avait ainsi mis à sa une (7 janvier 2009) la photo de la tête d'une fillette tuée, reposant au milieu des gravats, maculée de poussière et de sang. Un choix sensationnaliste et indéfendable, mais révélateur. « *Nous restons éveillés la nuit, à la lueur vacillante de nos téléphones, cherchant la métaphore, la vidéo, la photo qui prouvera qu'un enfant est un enfant, écrit aujourd'hui* l'autrice américano-palestinienne Hala Alyan. *Quelle est l'image qui marchera finalement ? Celle de cette moitié d'enfant sur un toit ? Celle de cette petite fille croyant reconnaître le corps de sa mère parmi les morts ?* »

Cependant, ces efforts sont interprétés par ceux qu'ils voudraient convaincre comme le signe d'un acharnement, d'une fixation antisémite et d'une volonté malsaine de diaboliser Israël. Ils produisent donc l'effet inverse à celui qui était recherché : ils renforcent encore la grille de lecture héroïque. Un cercle vicieux parfait.

Quand ils ne sont pas diabolisés, perçus comme une horde indistincte et barbare, congénitalement violente et « terroriste », les Palestiniens sont traités comme quantité négligeable. Leur invisibilisation vient de loin ; elle vient du mensonge premier, du slogan des débuts du sionisme :

« Une terre sans peuple pour un peuple sans terre ».

L'accusation d'antisémitisme systématique contre les défenseurs des Palestiniens dit aussi cela : ceux qui la profèrent n'imaginent même pas qu'on puisse sérieusement se soucier de ces gens ; la critique d'Israël ne peut donc s'expliquer que par l'antisémitisme. Le mur de séparation en Cisjordanie et la clôture high-tech de Gaza traduisent de la manière la plus concrète le refus de les voir, de les prendre en compte, d'admettre leur existence.

Starhawk et l'effacement complet des Palestiniens

Au cours des années 2000, la militante de gauche américaine et « sorcière néopaïenne » Starhawk a mené de nombreuses actions de solidarité en Palestine. Juive « *de naissance et d'éducation* », dit-elle, elle est venue au monde en 1951, peu après la Seconde Guerre mondiale. Dans un texte écrit lors des bombardements sur Gaza de 2008-2009, elle se souvenait du récit mythologique de la création d'Israël qui avait bercé son enfance. Et elle commentait : « *C'est une histoire puissante, émouvante. Elle ne présente qu'un seul défaut : elle oublie les Palestiniens. Elle doit les oublier, parce que, si nous devons admettre que notre patrie appartenait à un autre peuple, elle en serait gâchée. [...] Golda Meir disait : "Les Palestiniens, qui sont-ils ? Ils n'existent pas."* »

Une affirmation que le ministre des finances actuel, Bezalel Smotrich, l'un des chefs de file de l'extrême droite israélienne, qui vit dans une colonie de Cisjordanie, a réitérée en mars dernier à Paris, créant un petit scandale.

Le 18 octobre dernier, Starhawk a publié une version remaniée de son texte de 2008, et elle y a ajouté cette remarque : « *Quand un peuple entier est effacé du récit, la tentation devient irrésistible de l'effacer complètement.* » Et, en effet, l'invisibilisation des Palestiniens, nécessaire à la préservation du mythe national, rend possible une logique génocidaire.

Les Gazaouis sont aujourd'hui massacrés d'une telle manière que de plus en plus de voix prononcent le mot « génocide » : le philosophe Étienne Balibar en France,

le Centre américain pour les droits constitutionnels, l'organisation américaine If Not Now, des experts de l'ONU, un journaliste britannique qui a couvert le génocide rwandais, une ministre espagnole, la philosophe américaine Judith Butler (membre du bureau de Jewish Voice for Peace), le président brésilien...

Ce qui définit un génocide selon la Convention des Nations unies pour la prévention et la répression du crime de génocide, ce sont des actes commis « *dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel* ». Le massacre d'environ huit mille hommes par l'armée serbe à Srebrenica, en Bosnie-Herzégovine, en juillet 1995, est ainsi considéré comme un génocide.

Ici, le fait de priver toute une population d'eau, de nourriture, d'électricité, le vocabulaire déshumanisant utilisé par le ministre de la défense israélien, Yoav Galant, qui disait le 9 octobre : « *Nous nous battons contre des animaux humains* », la déclaration du président Isaac Herzog rejetant, le 12 octobre, l'idée que les civils gazaouis soient innocents, ainsi que les mots du porte-parole de l'armée Daniel Hagari, le lendemain, selon lesquels ce qui était recherché était « les dégâts et non la précision » – une franchise tout à fait nouvelle –, pourraient indiquer qu'on se trouve dans ce cas de figure. Le 24 octobre, 42 % des habitations de Gaza avaient été détruites.

Les mêmes éléments de langage repris ad nauseam

Dans un XXI^e siècle hyperconnecté, exterminer – ou laisser exterminer – une population oblige à investir autant dans la communication que dans les armes, afin de persuader l'opinion occidentale de l'approuver, ou au moins de l'accepter sans broncher. Cela implique de persuader les spectateurs qu'ils ne sont pas réellement en train de voir ce qu'ils sont en train de voir.

Un article du site Arrêt sur images rappelle que « *pour étouffer le récit d'occupation gazaoui, l'État israélien dispose d'un véritable arsenal technique et humain dédié aux "psyops", la guerre psychologique et informationnelle* ». Les utilisateurs de YouTube et de X-Twitter en ont eu un

aperçu quand des bannières « publicitaires » se sont invitées sur leurs écrans pour justifier les bombardements sur Gaza en soulignant l'horreur de l'attaque du Hamas – quitte à trahir la mémoire de certaines des victimes, qui étaient des militants pour la paix.

Alors même qu'elle pilonne des civil-es, l'armée israélienne est présentée comme une bande de braves gars pleins de bonne volonté et de combattantes valeureuses et sexy ; des journalistes français relaient sans aucun recul la parole de ses représentants, toute déontologie jetée aux orties.

Les discours affirmant la supériorité civilisationnelle de l'Occident (« *C'est un combat des enfants de la lumière contre les enfants des ténèbres* », a déclaré Benjamin Nétanyahou le 16 octobre) sont particulièrement pénibles, alors même que la soif de vengeance indistincte qui s'exprime partout, en Israël, aux États-Unis ou en France, reproduit précisément la logique animant les membres du Hamas.

Comme lors des précédentes campagnes de bombardements intenses sur Gaza, en 2008-2009, puis en 2014 – ce que les généraux israéliens appelaient « tondre le gazon » –, les mêmes éléments de langage sont repris *ad nauseam*, leur absurdité étant compensée par leur matraquage illimité. Cette fois, la puissance de ce rouleau compresseur est encore décuplée, en France, par la bollorisation du paysage médiatique (les chaînes d'information en continu, en particulier), et plus généralement par l'extrême-droïtisation accélérée du climat politique.

Les arguments censés justifier la destruction des vies palestiniennes ont été pulvérisés par l'humoriste égyptien Bassem Youssef (marié à une Gazaouie) dans une prestation face à Piers Morgan sur Sky News devenue virale.

sous-titrage français de la MasterClass de Bassem Youssef VS Piers Morgan (ST: caisse de grève)

https://www.youtube.com/watch?v=WX_zJgrrqMU

« Israël a la seule armée du monde qui avertit les gens avant de les bombarder. Qu'est-ce que c'est mignon ! C'est tellement sympa de leur part ! » ; « Hassan, le cousin de ma femme, c'est un bon à rien, il n'arrive jamais à garder un boulot, il a raté l'entretien pour devenir bouclier humain » ; « Est-ce que chacun des quatorze mille civils déjà tués ou blessés dissimulait une cible militaire ? Parce que, si c'est le cas, ça fait beaucoup d'armes. Le Hamas est blindé ! » ; « Oh, alors ce sont des "dommages collatéraux" ? Très bien, dans ce cas, pas de problème. Ça se défend. »

La vision des Gazaouis en Occident, un « effet "Homeland" »

Dans un précédent billet, j'ai écrit qu'il était plus facile pour les Occidentaux de s'identifier aux Israéliens, au mode de vie très semblable au leur, qu'aux Palestiniens. J'aurais dû préciser que toute identification avec ces derniers était activement découragée par le discours gouvernemental israélien.

Il y a vingt ans, l'entourage d'Ariel Sharon martelait déjà cet argument pour justifier son refus de négocier avec l'Autorité palestinienne : « *Il faut prendre la mesure de ce que représente un attentat en Israël. Quarante morts là-bas, c'est comme s'il y en avait quatre cents en France.* » À l'époque, le journaliste de *Politis* Denis Sieffert faisait observer qu'on ne tentait jamais le même rapport avec les Palestiniens : « *Plus de deux mille morts sur trois millions d'habitants en deux ans, cela n'équivaut-il pas à quarante mille en France ?* » (*Télérama*, 15 janvier 2003)

Même invisibilisation, même déshumanisation, il y a quelques jours, quand le compte X-Twitter d'Israël a admonesté Greta Thunberg, qui venait de clamer son soutien aux Gazaouis bombardés, en lui répondant que les jeunes Israéliens fauchés par le Hamas lors du festival de musique auraient pu être ses amis. C'est vrai, bien sûr. Mais pourquoi n'aurait-elle pas aussi pu être amie avec les jeunes Gazaouis tués ?

Il y a, dans la vision méprisante qu'on se fait généralement des Gazaouis en Occident, ce qu'on pourrait appeler un « effet *Homeland* ». En 2015, l'épisode 2 de la saison 5 de cette série d'espionnage américaine avait suscité

l'atterrement ou l'hilarité dans le monde arabe. Il était censé se dérouler à Beyrouth, mais la capitale libanaise avait été représentée comme un dédale de ruelles poussiéreuses, une succession de gargotes et de gourbis louches – là où, dans la réalité, il y avait plutôt des Starbucks.

De la même manière, loin des fantasmes, il se trouve que, en dehors du fait qu'ils sont parqués sur une étroite bande de terre, entre la Méditerranée et une clôture barbelée, et qu'ils sont gouvernés par le Hamas, ce détestable produit de l'occupation, les Gazaouis sont des gens ordinaires, ni plus ni moins « modernes » que d'autres sociétés.

Si les États-Unis avaient forcé Israël à mettre fin à l'occupation il y a trente ans...

Dans le même temps, en France, le soutien à la politique israélienne semble permettre, ou accompagner, une grande décharge non seulement du refoulé colonial, mais aussi du refoulé antisémite. Comme le rappelle [le collectif Tsedek!](#), en France, ces dernières années, le gouvernement d'Emmanuel Macron a multiplié les hommages aux figures historiques de l'extrême droite (le maréchal Pétain, Charles Maurras, Jacques Bainville) ; un ministre – Gérard Darmanin – a écrit pour l'Action française et relayé les thèses antisémites de Napoléon.

La semaine dernière, *Charlie Hebdo* a publié une caricature représentant les otages israéliens du Hamas avec des nez crochus. L'un des [succès de la rentrée littéraire 2023](#) est un livre présentant une collabo ayant dénoncé ses voisins juifs pendant la guerre comme une « femme libre ».

Une [bonne partie de l'extrême droite](#) se range derrière le

gouvernement israélien, et certains juifs de France acceptent son soutien, ce qui, comme le résumait bien l'humoriste [Waly Dia](#) dans une chronique, est à peu près aussi prudent que de « *faire du bouche-à-bouche à un cobra* ».

On a le vertige en pensant à la quantité de violence qui aurait pu être évitée si les États-Unis avaient obligé Israël à mettre fin à l'occupation il y a trente ans. Maintenant, il est peut-être trop tard. Il est bien possible que les « soutiens » d'Israël aient condamné les Palestiniens à subir de manière définitive [le même sort que les Amérindiens](#), parqués dans des réserves, décimés, diabolisés, méprisés, et les Israéliens à devenir les nouveaux cow-boys de ce nouveau Far West, des geôliers éternels – un destin sordide qui marquerait un échec historique terrible.

Et la violence risque de se répandre dans le reste du monde : déjà la guerre menace de [gagner le Liban](#) ; le [risque terroriste](#) se renforce ; les [agressions et incidents antisémites et islamophobes](#) se multiplient. Les partisans d'une paix juste – une paix qui ne soit pas celle des cimetières – vont devoir s'accrocher plus que jamais.

Mona Chollet

Boîte noire

Mona Chollet est journaliste et essayiste. Cette analyse, dans une version un peu plus longue, a été publiée sur le [blog de l'autrice](#), le 27 octobre 2023.
